

Louise Bourgeois : l'éternelle jeunesse

Autor(en): **Bertoni, Denyse / Bourgeois, Louise**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[95] (2007)**

Heft 1512

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-283152>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Louise Bourgeois : l'éternelle jeunesse

En ce début de siècle, où le marché de l'art explose tandis que la créativité stagne, cette grande dame de l'art contemporain, Louise Bourgeois, ne cesse d'innover, défiant le temps: elle a fêté ses 95 ans le 25 décembre dernier à New York!

Denyse Bertoni

Une occasion rêvée, pour galeries et musées de par le monde, de rendre hommage à leur artiste fétiche, en anticipant la date avec de petites, mais précieuses expositions (Musée d'art moderne, Berne; Christine Bäder Art-Consultant, Lugano) ou en programmant de grandes rétrospectives, comme celle prévue par la Tate Modern de Londres en octobre prochain (11 octobre 2007-27 janvier 2008). Dans les deux cas, le public n'aura pu savourer qu'une infime partie de l'oeuvre prolifique de cette «vieille dame indigne», comme ses compatriotes la surnomment affectueusement. Un titre qui n'est pas pour lui déplaire. Son portrait par Robert Mapplethorpe, où elle arbore un sourire narquois tout en tenant innocemment sous son bras une sculpture phallique baptisée «Fillette», y est sans doute pour quelque chose! Provocation et dérision sont les deux mamelles de son art.

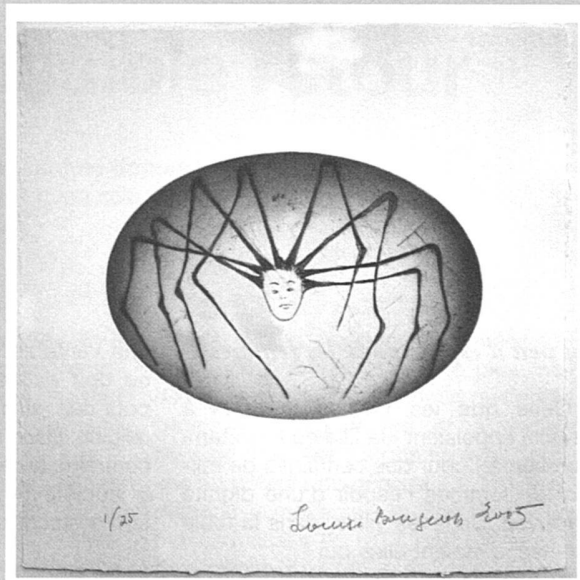
Née à Paris en 1911 dans une famille d'artisans aisés – ses parents dirigent un atelier de restauration de tapisseries anciennes –, la fillette scrute et juge l'hypocrisie environnante contre laquelle elle se rebelle très tôt, à sa manière. C'est dans cette enfance apparemment idyllique – maison de famille bourgeoise et gouvernante anglaise – mais infestée de peurs et de mensonges – la gouver-

nante est la maîtresse du père sous les yeux de la mère consentante –, que germera son oeuvre, marginale, douloureuse et obsessive. Un parcours artistique en zigzag qui commence par des études de mathématiques à la Sorbonne, suivies de cours aux Beaux-Arts, puis dans les ateliers libres de Lhote, Colin et Léger. Elle abandonne vite l'artisanat, pratiqué quelque temps dans l'entreprise familiale, pour se jeter corps et âme dans l'art en commençant par le dessin, la peinture et la gravure. La sculpture viendra plus tard. A Paris, elle est même un temps galeriste.

En 1938, son destin bascule. Elle quitte définitivement la France pour New York après son mariage avec le critique américain d'art tribal, Robert Goldwater, avec lequel s'instaure un fructueux dialogue spirituel et professionnel. Elle travaille dans l'ombre et évolue dans un cercle relativement fermé. Pour un temps coqueluche des féministes, elle s'en éloigne aussi car elle n'aime ni les clans ni les groupes et préfère puiser son inspiration dans son for intérieur.

Au décès de son mari, Louise déserte la chambre conjugale et coupe en deux la table de travail qu'ils partageaient. Tout un symbole... Elle habite encore de nos jours, seule, dans le modeste brownstone de Chelsea où ils vécurent avec leurs trois fils. Le dimanche, la mai-

son s'anime selon un rituel bien orchestré. Depuis 1985, Louise y tient un salon où sont conviés les jeunes artistes et autres personnages de passage. Cette curiosité dévorante pour le travail des autres ajoute à sa propre légende, les rencontres étant filmées. Œuvre en devenir? Pareille aux araignées, qu'elle admire et reproduit dans toutes les tailles, elle continue de tisser sa toile, sans se préoccuper d'être comprise. Proche des surréalistes à ses débuts, elle en garde l'empreinte. Elle cherche et innove sans répit, reprenant souvent des thèmes exploités dans sa jeunesse (pieds, cheveux, sexes) qu'elle réinterprète de manière obsessive en expérimentant toutes sortes de matières: tissu, papier, bois, latex, marbre, bronze. L'artisane resurgit dans ses choix audacieux, mais c'est bien l'artiste qui prend des risques en surprenant toujours, mue par une vitalité débordante. Installations, performances, cellules, écrits, vidéos se succèdent au risque de s'y perdre. Celle qui aura attendu ses 71 ans pour être découverte, grâce à la rétrospective de 1982 au MOMA de New York, se trouve rattrapée par sa notoriété, qui la flatte mais l'agace. Les musées et les galeristes la harcèlent, mais Louise continue comme si de rien n'était son grand bout de chemin, en solitaire, comme avant sa gloire tardive.



«Femme araignée», pointe sèche sur papier fait main avec filigrane «LB» *